



# NOS ALTTERMUNDES

Nicolas Debandt



Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom

Avec Marc-Antoine Fardin :

*Iluvendan t. 1 - Rencontre avec Gaëria*

*Iluvendan t. 2 - Le Crépuscule du cristal*

*Xénome*

NICOLAS DEBANDT

NOS ALTERMUNDES

LES ÉDITIONS DE L'HOMME SANS NOM

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2017.

Illustration de couverture : Pierre Bertin

ISBN : 978-2-918541-25-7

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : [contact@editions-hsn.com](mailto:contact@editions-hsn.com)

[www.editions-hsn.com](http://www.editions-hsn.com)

*A celle qui est partie  
et à ceux qui arrivent,  
je vous aime.*



*« Le vieux monde se meurt,  
le nouveau monde tarde à apparaître  
et dans ce clair-obscur surgissent les monstres. »*

Antonio Gramsci





1

## NATHANAËL

**N**athanaël ne gardait que peu de souvenirs de l'Effondrement. Quelques images, de rares paroles, surtout des sensations et des émotions. Le reste, il ne pouvait sans ambiguïté le considérer comme sien. La mémoire de cette journée s'était acquise par la suite, reconstruite avec les semaines, à mesure des récits et des interprétations de chacun. Il avait fait siennes les pertes, les souffrances et les inquiétudes des autres. Elles venaient combler certaines zones d'ombre que le choc avait occultées ou détruites. Elles donnaient un sens à la tourmente de ces quelques heures. Mais le cours de celles-ci perdait en cohérence. Elles se délaient pour ne laisser que des stigmates qui ne voulaient cicatriser.

Survivre, disait-on, c'était conserver la mémoire de ce qui n'est plus, c'était s'en faire le témoin. Nathanaël n'en était pas encore capable. Il n'était pas encore sorti du statut de victime. Et, à mesure qu'il prenait du recul sur les événements, il se voyait même de plus en plus en responsable.

Ses rêves restaient hantés par les cris et les images de cette matinée. Avec eux refoulaient les affres du moment. Était-ce Tom ou Léa qu'il apercevait, qu'il entendait ? Sinon, où étaient-ils ? Qui étaient ces silhouettes ? Pouvait-il les aider ? Et comment avait-on pu en arriver là ?

Son corps incarnait l'angoisse. Les nuits étaient courtes. Il les passait en boule sur sa paillasse. Les muscles noués, les membres tremblants et la tête dans les mains, il gémissait le nom de sa femme. Et dans la moiteur de sa tente, le seul refuge qui lui restait, seul l'écho des braillements de sa fille le sortait de sa torpeur.

Il avait fallu ces trois coups de griffes pour que s'ouvre cette plaie béante dans l'anneau planétaire. Son origine avait

mille rumeurs, mais la cicatrice, toujours présente dans le ciel, rappelait à tous sa réalité. Des milliers d'yeux se levaient dessus quotidiennement. Disparaîtrait-elle ? Certains y voyaient une condamnation, d'autres un avertissement. Nathanaël n'en avait cure : leur monde s'était déchiré, effondré sur leurs vies. Depuis, il passait par tous les états. Les pleurs, l'apathie. Et, à présent, la colère. Dans ses crises, il envoyait tout promener et hurlait sur les autres. Souvent sur Tom et Léa. À travers leurs regards, il distinguait leur mère, et ses craintes empiraient. Qu'était devenue Sybille ? Comment ferait-il sans elle ? Comment pouvait-il même y avoir un futur sans elle ?

Seules les larmes de ses enfants lui permettaient de se ressaisir. Elles mettaient en avant son état. Il fallait continuer pour eux, croire dans leur lendemain et, surtout, ne pas rajouter un père fantomatique à une mère disparue. Nathanaël se répétait ces quelques mots comme un mantra. Une litanie à laquelle il voulait croire sans être sûr d'y parvenir. Après tout, l'Homme n'avait-il pas mérité ce qui s'était passé ? L'Effondrement n'était-il pas le résultat de sa vanité ?

La prise de conscience de sa survie était un souvenir qui lui était propre, Nathanaël ne l'avait hérité de personne. Le soulagement brutal de sentir la vie parcourir son être s'était apparenté à une bouffée d'air inespérée après une trop longue apnée. Violente et rassurante. Son corps avait répondu aux ordres d'un cerveau ankylosé ; Nathanaël s'était manifestement évanoui durant un temps qu'il ne fut pas en mesure de définir, mais au moins il était en vie. Il avait repoussé les gravats qui l'encombraient, toussé la poussière qui envahissait ses poumons et essuyé le sang qui coulait sur son front. La satisfaction d'être vivant fut alors balayée par le spectacle qui l'attendait. La déflagration avait soufflé de nombreux quartiers en contrebas de la ville. Les répercussions de la secousse s'attelaient à abattre les derniers bâtiments qui résistaient. Dans l'atmosphère, des fragments épars de l'anneau tombaient encore. C'était autant de bombes incendiaires qui laissaient des traînées de feu dans cet horizon noir de fumée. Le ciel avait alors des couleurs d'apocalypse, et la terre d'enfer.

Au-delà du spectacle et de son sort, la question de ses enfants l'avait frappé. Elle avait mis sa raison et son instinct de

survie à mal. Eux seuls comptaient et redéfinissaient toute priorité. Nathanaël avait alors couru sans davantage réfléchir. Il y avait au moins une dizaine de kilomètres entre le spatioport et son appartement, mais peu importait. Il courait. Rien ne pouvait leur être arrivé. Pour lui, c'était inconcevable. Il était dans le déni des possibles. Il voulait juste retrouver ce qui restait de son foyer, de sa famille, de sa vie passée.

Pour les rescapés, cette journée de souffrance semblait ne plus pouvoir s'achever. Pour les autres, elle les statufiait dans la mort. Le choc avait figé la ville, son agitation, son temps. Pourtant, l'espoir de retrouver des survivants égrenait les secondes, inlassablement. L'état traumatique de ces humains hagards ne pouvait leur faire oublier que les horloges tournaient toujours. Les rythmes étaient simplement différents. Pendant combien d'heures et de kilomètres Nathanaël avait-il couru pour rejoindre ses enfants ? Rue après rue, les visages de cendres et de marbre des corps l'accompagnaient, innombrables. Les rares miraculés s'agitaient autour, désemparés et horrifiés. La réalité crue frappait partout, et une pensée s'imposait : plus rien n'avait de sens, désormais. Ces images intensifiaient l'inquiétude de Nathanaël, et tout en lui devenait déchirure.

Rejoindre son appartement lui prit deux heures. Plus rien ne fonctionnait, ni les transports en commun, ni les moyens de communication. Il fallait brutalement agir sans la technologie du quotidien, et son absence ne faisait qu'exacerber la dépendance et le handicap qui affligeaient ces hommes et ces femmes. Les rues étaient souvent obstruées, les décombres urbains s'entassaient et les rendaient impraticables. Des incendies embrasaient des quartiers entiers. Certaines zones étaient circonscrites par les forces de l'ordre, qui peinaient à le maintenir. Plus personne n'y croyait. L'anneau tombait toujours en décrépitude au-dessus de leurs têtes. Tous étaient désemparés.

Avec les minutes, l'angoisse de Nathanaël devenait de plus en plus profonde. Elle s'enracinait dans son être à chaque découverte macabre, à chaque pas qui le rapprochait de chez lui. Avec Sybille, ils avaient acheté un petit trois-pièces à la naissance de

Léa, deux ans auparavant. Ce devait être un lieu d'avenir, ici, dans cet arrondissement que sa femme appréciait tant. C'était elle qui avait insisté pour s'installer entre ces rues et ces places animées. Ici se côtoyaient surtout des salariés de SpaceContainers, et tous étaient donc de ses collègues, de près ou de loin. Nathanaël s'était montré plutôt réticent. Pour Sybille, peu importait ; seuls comp-taient les projets qu'ils imaginaient. Et elle en avait eu tant.

L'Effondrement n'avait pas épargné cette partie de la ville. Pourquoi l'aurait-il fait ? De toutes les entreprises, SpaceContainers était probablement la plus impliquée dans cette tragédie, et le destin n'avait pas cette ironie. Nathanaël ne reconnaissait rien, il doutait même d'être parvenu au bon endroit. Les arbres calcinés, les débris de verre, les amoncellements de parpaings et de tôle lui faisaient perdre ses repères. Certaines rues avaient disparu, et il y avait des places là où hier se trouvaient des écoles et des commerces.

Son cœur rata un battement quand il put enfin remettre les choses à leur place. L'immeuble voisin du sien semblait décapité. Il lui manquait une bonne moitié de ses étages. Quelque chose de gigantesque avait dû le frapper de plein fouet, et aucune chance n'avait été laissée aux résidents. La façade avait été éventrée et découvrait des entrailles habitées. Ici, une salle de bains qui fuyait, là-bas, une chambre d'enfants à la lumière vacillante. Tout l'immeuble était à l'agonie, il chancelait. Ses derniers débris tombaient au pied des buildings adjacents, dont ils couvraient les étages inférieurs. Les inquiétantes oscillations de l'édifice animaient les survivants d'une énergie nouvelle. Ils grimpaient sur les monticules de béton et de gravats et pénétraient par les fenêtres pour disparaître aussitôt. D'autres en ressortaient. Qui avec un corps, quelques affaires ou des bouteilles d'eau. Les priorités de chacun se redessinaient. Tous subissaient encore l'Effondrement, mais certains semblaient déjà entrevoir les difficultés qui s'annonçaient.

Nathanaël cherchait désespérément du regard son appartement. Il compta les étages depuis le sommet. Une fois, deux fois. La prise de conscience se disputait au déni. Il ne voulait pas accepter les faits. Il ne *pouvait* pas. Ses larmes coulèrent. Cette journée n'épargnait rien. Mais elle ne pouvait taire ni sa volonté ni sa colère. Sans preuve visuelle, il n'acceptait pas de se résoudre à l'indicible. Tant qu'il ne voyait pas leurs dépouilles, il voulait y voir un espoir.

Il courut vers l'immense tas de gravats et escalada les trois niveaux qu'il recouvrait largement. L'adrénaline mettait son corps sous tension. Elle dissipait sa raison. Elle lui permettait, à chaque seconde, d'accomplir l'impossible. Nathanaël creusait dans les débris. Il devait atteindre le deuxième étage. Les blocs de béton ne lui résistaient pas. Il les faisait dévaler la pente sans se préoccuper des conséquences. Un nuage de poussière se formait à chacun de ses mouvements hystériques. Plus il se densifiait et plus il devenait difficile d'accéder aux profondeurs. Nathanaël pleurait. Ses mains saignaient. Son esprit hurlait. Il n'entendait plus les cris autour de lui. Pas plus les appels au calme que les clameurs d'indignation.

Il ne perçut même pas les inquiétudes de Tom.

— Papa ! Papa !

Une petite main attrapa les lambeaux de la chemise de Nathanaël. Il appelait encore, tirait plus fort. Il était animé d'une résolution aimante qui le fit enfin se retourner.

Le père vit son fils. Il était vivant.

Derrière, Léa braillait dans les bras de leur voisine de palier. Emma était vivante, elle aussi. Mais dans son regard, dans son expression de terreur et de vide, on pouvait y voir ses pertes.

Cette seconde, Nathanaël ne pourrait l'oublier. Il ne la devait à personne. Aucun récit de miraculé ne lui avait inspiré cette seconde-là. Cette deuxième naissance de ses enfants. Ce vent chaud d'espoir qui l'avait caressé. Leur visage témoin d'une gravité tout enfantine. Tom le fixait, entre bonheur de se retrouver et inquiétude sur le comportement de son père. Il n'y avait plus d'innocence, dans son expression. Même à cinq ans, il avait parfaitement compris cette journée.

Dans les bras de son père, il s'abandonna enfin. Il pleura.

Nathanaël, lui, ne s'était pas arrêté.



Les roues du camion crissèrent violemment et le véhicule stoppa net devant l'ouverture laissée à travers la grille. Le freinage

souleva un épais nuage de poussière âcre et opaque, un signal pour la centaine d'hommes et de femmes rassemblés. Fébriles, impatients, ils portaient sur leur visage les traits démunis et fatigués de ceux qui ne peuvent que subir les événements. Et parmi ces gens, Nathanaël ne faisait pas exception ; il y avait bien longtemps qu'ils n'étaient plus aux manettes de rien.

Un mouvement de foule s'élança vers les barbelés. Haut de cinq mètres, le grillage contenait la pression de ce flot humain. Ni pire ni meilleur, Nathanaël interprétait le même rôle que les autres dans la pièce qui se jouait ici. Cris, coups d'épaule, mains agitées en l'air, chacun cherchait à se faire le plus visible possible. Seuls les lourds fusils militaires des soldats qui tenaient la clôture empêchaient la cohue de se déverser de l'autre côté.

Cet autre côté, irrésistible appel de liberté et promesse de travail pour quelques heures. C'était le seul accès depuis ce camp vers le continent Térarque. Depuis que Minarque avait été détruit, beaucoup avaient trouvé refuge ici ou dans des structures équivalentes. Tout le reste n'était que grillages, murs et miradors.

Deux hommes sortirent du camion. Protégés de la frénésie des réfugiés par la clôture, ils montèrent sur des containers en métal. Sur ce piédestal improvisé, ils surplombaient l'assemblée à leurs pieds, à laquelle ils ne réservaient qu'un regard dédaigneux. L'un d'eux sortit un mégaphone et tenta de percer la clameur. Ce devait être un appel au calme, mais il était impossible de l'entendre. Il fit un geste impatient à l'attention d'un des gardes du camp, avec lesquels ils s'étaient arrangés pour leurs combines. Celui-ci répondit par un coup de feu vers le ciel. Ces semonces étaient courantes, et tous se turent aussitôt. Personne ne cherchait à découvrir jusqu'où ces soldats pourraient aller pour maintenir l'ordre fragile qui régnait ici. Ils avaient donné trop d'occasions de ne pas leur faire confiance.

L'homme, exaspéré, put reprendre :

— Il me faut vingt pollinisateurs de Rosacées et cinq de Papilionacées. Qui a déjà fait ça ?

À peine eut-il fini sa phrase que les cris reprurent. Toutes les mains se levèrent. Personne ne comprenait vraiment de quoi il s'agissait, mais tous voulaient travailler, aussi illégal et risqué cela était-il. Nathanaël avait déjà fait ce genre d'activité, mais pas sur

ce type de fleurs, alors il mentait également. Mais qu'avait-il à y perdre ?

— Toi, oui ! Non, pas toi, lui ! J'ai déjà travaillé, avec lui. Toi aussi ! Toi, tu dégages !

Ils faisaient leur tri, et les élus pouvaient passer l'ouverture sous le regard attentif des soldats et envieux des autres. Plus que cinq. Nathanaël hurlait plus fort. Il lui fallait absolument une place dans ce camion. Il ne pouvait pas se permettre une autre journée sans travailler. Pour ses enfants, c'était impensable. Il était 8 heures du matin, c'était probablement l'un des derniers camions. Nathanaël se colla au grillage, juste en face du recruteur.

— Et toi !

Il sentit une bouffée de chaleur l'envahir. Le dîner de ce soir ne serait plus un problème. L'un des soldats récupéra ses papiers d'identité, et Nathanaël grimpa à la suite des autres dans le véhicule.

Rien ne l'avait préparé à cette vie, et il lui avait fallu vite se résigner pour survivre. La nécessité l'y avait contraint, comme tous les autres. Sur les cahots de la route, les épaules de ses compagnons de forçat lui labouraient le dos à chaque nouveau soubresaut du véhicule. C'était un véritable camion à bétail, et leur traitement quotidien n'était pas si différent. Nathanaël les dévisageait. Qui était ces gens debout autour de lui ? Que faisaient-ils, avant l'Effondrement ? Étaient-ils riches ? Connus ? Qu'avaient-ils perdu ? *Qui* avaient-ils perdu ? Ils ne se posaient pas ces questions, entre réfugiés. Ce n'était pas tabou, mais cela les ramenait tous à leur propre souffrance. Personne ne pouvait l'oublier, mais aucun ne cherchait non plus à la raviver.

Le camion stoppa brutalement, sans avertissement. Les portes arrière s'ouvrirent en grinçant, et on leur ordonna de sortir rapidement. L'odeur du kérosène brûlé par le vieux véhicule fut remplacée par le parfum plus agréable d'un verger. Des centaines d'arbres en fleurs les attendaient sur les pentes douces de cette vallée. Il y avait déjà des travailleurs installés sur des échelles. De véritables pollinisateurs, pas des travailleurs clandestins comme eux. Nathanaël poussa un soupir de soulagement ; le mal de dos qu'il avait développé dans les champs de blé pourrait, peut-être, un peu s'apaiser.

Sans un mot, on leur tendit leur équipement. Nathanaël attrapa l'épaisse ceinture et la fixa à ses hanches.

— Vérifiez que tout est complet, puis prenez une échelle. Cinq arbres par personne, sinon pas de salaire. Et chaque arbre en plus, c'est un peu plus d'argent.

Une annonce qui n'avait aucun sens, Nathanaël le savait bien. Sa courte expérience le lui avait appris. Cinq pommiers en une journée, c'était déjà impensable. Combien y avait-il de fleurs sur chacun d'eux ? Des centaines ? Des milliers ? Elles paraissaient dans tous les cas innombrables. Dans les sacs accrochés à sa taille, il avait bien des cotons-tiges propres, une pince à épiler, et quelques récipients, parfaitement hermétiques pour ne pas perdre le précieux pollen.

— Les Papilionacées, vous allez travailler ailleurs, remontez dans le camion.

L'instant d'après, le véhicule était parti. Il leur fallait désormais se débrouiller seuls. Pour certains, c'était manifestement la première fois qu'ils se trouvaient dans la situation de pollinisateurs. Ils étaient perdus. Les gardes qui patrouillaient autour du verger ne seraient d'aucune aide. Parmi les réfugiés, certains n'attendirent pas un instant et se précipitèrent sur leur travail. Comment leur en vouloir ? Touché par le regard désemparé d'une femme qui, dans son ancienne vie, ne devait pas être loin de la retraite, il prit quelques minutes pour lui expliquer.

— Avec la pince à épiler, tu écarter les pétales pour accéder aux étamines. Tu récupères sur les cotons-tiges le pollen et tu l'enfermes bien dans les petites boîtes pour éviter d'en perdre ou de le déposer malgré toi n'importe où. Une fois que c'est fait sur toutes les fleurs de l'arbre, il faut le déposer sur le pistil des fleurs des arbres suivants.

Il lui montra les différentes structures d'une fleur pour qu'elle comprenne bien ses explications. Et en pensant à sa courte expérience dans un champ de blé, il rajouta :

— Un conseil : identifie bien les branches sur lesquelles tu es déjà passée, tu gagneras du temps.

Elle lui sourit, mais ne dit rien. Nathanaël attrapa alors une échelle et se mit au travail. Il ne pouvait rien faire de plus pour elle. C'était prendre trop de risques. Pour lui, pour Tom et pour Léa.



# ELLYNN

**D**'un coup sec, elle ajusta son boudrier. Ellynn avait pris le coup de main. Il lui fallait désormais beaucoup moins de temps pour se préparer. Quinze jours, et c'était devenu une habitude. Pour un peu, elle en aurait oublié toutes ses années de pollinisatrice.

— C'est bon, Ellynn, tu es enfin prête ?

Le ton dans son oreillette se montrait faussement impatient. Ellynn le savait parfaitement. Elle ne put retenir un soupir exaspéré. Depuis qu'elle le connaissait, il lui semblait qu'Emmanuel ne s'adressait aux autres, et à elle en particulier, qu'avec ironie.

— Tu as fini de te faire belle ?

— Lâche-moi, Manu.

Sa voix claqua. Elle n'était pas d'humeur. La perspective de subir ses blagues douteuses et son sens du sarcasme une journée de plus ne l'enchantait guère. Ellynn noua sa masse de cheveux noirs en un chignon rapide. Elle accrocha un mousqueton à chacune de ses hanches et finit de se sangler à l'appareillage qui l'accompagnait depuis ces quelques derniers jours. Ce filin d'acier était un bien meilleur compagnon que ce binôme qu'on lui avait imposé.

— Ouvre la porte, ordonna-t-elle.

— Bien madame la pupille !

— Ça suffit, soupira-t-elle.

— J'arrête ! Je ne voudrais pas me fâcher avec la nouvelle égérie de Velasta !

Il y eut un déclic, une lumière rouge et un bip d'alerte. La porte coulissa et l'air pénétra dans la cabine métallique. Le courant puissant obligea la jeune femme à se camper solidement sur ses

pieds. Elle ne vacilla pas. Elle ne vacillait plus. Même si la formation avait été courte, Ellynn n'avait plus peur. Et malgré son caractère discutable, elle avait confiance en son partenaire.

Elle s'approcha du vide. La vue était toujours aussi grandiose. Il n'y avait pas un seul nuage, et l'air était pur. Qui d'autre avait la chance d'une telle contemplation ? Elle était privilégiée, elle devait le reconnaître. La côte rocheuse se découpait sur la mer. Les reflets du soleil se perdaient dans l'écume. L'anneau découpait le ciel en deux. À cette latitude, il formait un large arc de cercle, et chacun pouvait facilement arrêter son regard sur son spectre de couleurs. Les bandes grises et bleues, blanches et ocre, s'interrompaient cependant à mi-chemin de l'horizon. Les événements des derniers mois avaient rompu la perfection de la courbure et laissaient une balafre éternelle dans l'azur.

— Tu étais où ce jour-là ? demanda Emmanuel.

Il sortit la jeune femme de sa rêverie. En plus de son ironie, sa perspicacité la fatiguait. Il semblait toujours comprendre ce qu'elle éprouvait. Comme s'il était dans sa tête. C'était un atout pour leur travail, mais pénible en dehors. Ellynn ne parlait pas beaucoup. Elle n'avait pas la capacité d'Emmanuel à rentrer en relation avec les autres. Elle ne se dévoilait pas. Les questions permanentes de son binôme étaient sans aucun doute anodines. Mais elle ne le ressentait pas de la sorte. À chaque fois, elle le vivait comme une tentative d'intrusion.

— Dans un champ, répondit-elle, laconique.

Et, sans attendre qu'il approfondisse le sujet, elle ajouta :

— J'y vais.

Et elle sauta.

Dans ses oreillettes, il y eut un cri de stupeur et d'indignation. Le filin la retint soudainement dans sa chute, signe qu'Emmanuel avait réagi aussitôt.

— Où est-ce qu'on commence ? demanda-t-elle.

— Ne me refais jamais ça ! s'étrangla son collègue. Tu aurais pu te fracasser contre le Pilier !

— Où est-ce qu'on commence ? demanda-t-elle à nouveau, sans tenir compte de la remarque.

— Sud-est, lâcha-t-il, renfrogné.

— Au soleil ! Parfait !

Ellynn se propulsa. D'un mouvement sec des bras et des jambes, elle bondit sur le côté, oubliant les quatre cents mètres de vide derrière elle. Manu accompagnait son parcours. Il était le *marionnettiste* de leur couple. Un terme employé couramment sur le Pilier, mais qui révélait bien son importance. Il actionna le rail sur lequel les filins qui retenaient la jeune femme étaient attachés, et Ellynn put parcourir un bon quart de la façade en un seul saut.

Elle se réceptionna en douceur contre la paroi. Elle avait ses prises privilégiées. En général, les conduits d'aération qui couraient sur toute la hauteur de la structure.

Le Pilier était un immense hexagone qui dominait Velasta. Chacune de ses faces, d'une trentaine de mètres de large, offrait une vision différente de la ville et du continent, si bien qu'en passant le premier angle Ellynn quitta la mer pour un horizon montagneux. Les formes ombreuses, perdues dans le lointain, fermaient un grand plateau agricole. D'ici, des cultures s'alignaient à perte de vue et les véhicules des milliers de pollinisateurs s'activaient déjà comme des fourmis. Les champs de Térarque découpaient les plaines en une fade mosaïque aux morceaux uniformes. Il n'y avait que des rectangles parfaitement agencés : la perte de place était proscrite, et la rentabilité de la production un sacerdoce. Seules les couleurs variaient, au gré des différentes plantes cultivées. Ici les céréales, au loin les vergers, et entre les deux les potagers.

— Non, chuchota Ellynn pour elle-même, ça ne me manque pas.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda aussitôt Emmanuel. Parle plus fort, le vent fait des interférences.

— Rien, rien, reprit-elle en exagérant sa diction.

Elle se détourna de la vue, comme elle s'était détournée de cette ancienne vie. Ellynn ne pouvait se montrer que reconnaissante envers le gouvernement de Térarque. Il lui avait tant donné et continuait de la soutenir même dans son choix. On l'avait prévenu des difficultés éventuelles liées à son passé, mais elle avait passé outre et ne regrettait rien. La situation de pollinisatrice privilégiée, qu'elle avait eue pendant plusieurs années, lui avait offert un confort quotidien et des opportunités qu'elle ne pouvait renier. Mais le travail agricole était épuisant et contraignant. Elle

s'était lassée. Elle aspirait à autre chose, sans parvenir à le définir. Cette expérience lui avait permis de se forger quelques certitudes simples. Il n'y avait aucune surprise au détour d'un plant de maïs ou d'un épi de blé ; elle avait le désir d'être utile pour ce pays ; elle pouvait l'être davantage ailleurs.

Bien sûr, comme chacun, elle savait l'importance de la pollinisation et la nécessité pour Térarque d'avoir des citoyens engagés pour l'alimentation de tous. Elle avait presque culpabilisé en refusant de faire partie de l'une des rares équipes de pollinisateurs d'épices. Un poste de prestige. Elle voulait rendre ce que lui avait offert cette société, mais d'une autre manière. Depuis qu'elle avait pris la décision de venir ici, sa vie avait pris un tournant inattendu. Elle goûtait à une médiatisation dont elle ne savait quoi penser, à une petite reconnaissance publique qui la faisait hésiter sur le comportement à tenir, entre la gêne et le plaisir. Tout cela était bien trop nouveau, et bien trop rapide.

Elle fit encore un bond, et passa un nouvel angle du Pilier.

Ici aussi, elle pouvait être utile à tous. Peut-être même plus encore. Par ce travail, elle pouvait jouer un rôle dans le retour de l'eau et, comme on le lui avait expliqué, dans la fédération de tout le peuple de Térarque.

— C'est à ce niveau ?

— Un peu plus bas, répondit la voix dans son oreillette. Tu veux que je te descende ?

— Attends que je sois sur la bonne face.

Elle poursuivit son escalade volante et horizontale.

— Tu sais quel modèle c'est ? demanda-t-elle.

— Ouais, un petit câbleur. On a déjà bossé dessus. Il a dû se bloquer les appendices.

— Je vois. Ça devrait être rapide.

— Je ne comprends pas très bien pourquoi ils ne prévoient pas des robots pour réparer les robots, reprit Manu pour tenter de relancer la conversation.

— Je trouve ça plutôt rassurant, répondit Ellynn, acceptant de bonne grâce de se prêter à la discussion. Ça nous laisse une part de contrôle sur les choses.

— Mouais, c'est surtout beaucoup de maintenance et de logistique.

— Rajouter plus de robotique ne changerait rien à ça, au contraire. Et ça ne nous dispenserait pas des vérifications, de toute façon. Vas-y, tu peux me descendre, je le vois.

Le dispositif à l'allure insectoïde s'était effectivement bloqué l'une de ses pattes articulées dans un interstice de la façade. Il tentait vainement de se dégager en répétant toujours le même mouvement saccadé, toujours en vain. Sur son dos, une diode rouge clignotait par intermittence. Ellynn le rejoignit en deux sauts. Elle attrapa le robot et coupa son alimentation.

— Récupère-le, dit Emmanuel. Il faut le faire réviser.

— Très bien. On vérifie son travail, du coup ?

— Plus tard, on a des contrôles à faire face est. Éric veut qu'on accélère.

Ellynn soupira de manière ostensible. Elle fixa le robot à des sangles sur son dos et sauta dans la direction annoncée, sans ajouter un mot. La construction du Pilier nécessitait des vérifications récurrentes pour passer aux étapes suivantes. Les ingénieurs, les architectes, les ouvriers, les grutiers, tous attendaient l'aval des couples de marionnettistes et pantins pour poursuivre. Et leur contremaître, Éric, se montrait exigeant avec ses équipes sur toutes ces questions. Ce n'était pas un homme commode. Il disposait de toutes les caractéristiques qui semblaient aller de pair avec la fonction. Autoritaire, consciencieux, intransigeant. Il n'hésitait jamais à les faire remonter pour s'assurer que tout était clair. La pression qu'il portait sur ses épaules retombait nécessairement sur eux. Après l'Effondrement, l'enjeu politique qu'était devenu le Pilier n'échappait à personne. L'effort fourni par le gouvernement pour reprendre sa construction après des années de stagnation en était l'un des signes.

La jeune femme acceptait les contraintes de sa mission sans trop broncher. Elle n'avait pas la vision d'ensemble de l'édification du Pilier, elle n'était qu'un rouage, mais savoir son rôle primordial aidait à surmonter les contrariétés quotidiennes.

À l'est, la ville était souveraine. À cette heure, le lever du soleil éclairait ses gratte-ciel d'une lumière dorée. Elle se reflétait dans la multitude de vitres et donnait une appréciation très vague des limites de l'agglomération. Des milliers d'immeubles pour des millions de gens. Térarque était surpeuplé, et Velasta en était un exemple flagrant. Pourtant, d'ici, il n'y avait pas de bâtiments

vétustes. Il n’y avait pas non plus de faim, ou de rationnement. D’ici, on ne se préoccupait pas de l’eau potable. D’ici, tout était facile, tout était parfait. D’ici, il n’y avait aucune conséquence à l’Effondrement.

— Tu rêvasses ? demanda Manu dans ses oreillettes.

— Un peu...

Ce jour-là, Ellynn était au champ, une matinée comme tant d’autres depuis quatre ans. C’était le tout début du printemps, et déjà le travail ne manquait pas. Les cultures étaient envahies d’ouvriers prêts à les faire fructifier. La fécondation des fleurs ne pouvait attendre. Le rythme était soutenu, la pression forte. Toute fleur non pollinisée, c’était un moins pour la société. Une honte à laquelle chacun se refusait. La jeune femme supportait bien la cadence. Elle avait pris l’habitude. Cette routine nivelait le quotidien et transformait ses détails en un vécu uniforme et plat. De toutes ses journées à travailler ici, elle n’en distinguait à peu près clairement que quelques-unes. Celles que le temps n’avait pas usées. Son premier jour dans un champ de blé. Son premier baiser volé dans les épis fauchés. Ses vingt ans. Autant de petits moments qui donnaient du relief, certes quelque peu érodé, à ces années.

Et puis ce jour, l’Effondrement, qui venait les clore. L’à-pic de la falaise au-delà duquel tout était différent.

Un silence interdit s’était abattu sur eux. Les oiseaux s’étaient tus. Les rares insectes se faisaient désormais invisibles. La nature, agonisante depuis plus d’une décennie, refusait d’assister à la scène. La distance n’y faisait rien, toute la planète souffrait, en cet instant.

Ellynn se souvenait de la lumière. Intense, inattendue. Elle leur avait, à tous, fait lever la tête. En plein jour, des centaines d’étoiles filantes fuyaient vers une direction lointaine, vers l’horizon. Le spectacle était magnifique, le ciel changeant. L’anneau transpercé saignait. Baigné dans la clarté du soleil, il semblait exploser, s’enflammer.

Durant les premières minutes, personne ne pensa à Minarque ou à ses habitants. Chacun restait figé dans cet état unique et nouveau, entre ravissement et effroi.

Puis certaines clameurs, entre les rangées de pommiers, émirent cette hypothèse en des termes très virulents. La rumeur

monta, enfla. Beaucoup y voyaient un signe du destin. Minarque était puni pour ce qu'il avait fait subir.

Ellynn partageait cette joie.

Le travail ne put reprendre ce jour-là.

Bien sûr, tout le monde déchantait par la suite.

— Tu ne veux pas venir ? demanda Manu. Pourtant, ça promet d'être intéressant.

— Non merci, répondit Ellynn.

La jeune femme retira tout son attirail. La journée se terminait et elle était encore saoule de ces heures dans les airs. Le vent, le vide, son corps mettait toujours quelques minutes à se réhabituer au sol. Sans son baudrier, son chignon et sa combinaison de néoprène, elle dévoilait sa peau naturellement hâlée et sa masse sphérique de cheveux crépus.

— Tu es sûr ? insista son jeune collègue en la fixant du regard. Les conversations sont vraiment constructives. C'est éclairant sur la situation. Et sur ce que nous devrions faire.

— Non merci, je t'ai dit. Je ne crois pas en ces rassemblements. La solution ne viendra pas de là.

— Ah ! les célébrités ! lança Manu dans un éclat de rire. Tu pourrais nous être utile !

— J'ai confiance dans ce qu'on fait, répondit la jeune femme en empaquetant ses affaires. J'ai confiance dans ce Pilier, et j'ai confiance dans notre président. Il est là, mon engagement.

— Il faut espérer. Les prédictions les moins bonnes tablent sur six mois d'eau.

Emmanuel, adossé contre un mur, regarda Ellynn sortir avec une expression audacieuse.

— Et juste un verre ?

Elle leva un sourcil incrédule.

— Je paie avec mon rationnement ! Franchement, au prix où est la boisson en ce moment, c'est plus qu'honnête, comme proposition !

La jeune femme eut un petit ricanement.

— Va refaire le monde, lui dit-elle. À demain.

Et elle partit.



## NATHANAËL

**I**l y avait en permanence du monde devant ces tentes, et le flot des visites ne semblait pouvoir se tarir. Quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, l'ambiance ne variait pas, l'espoir ne faiblissait pas. Il y faisait chaud et lourd. L'air était chargé de tensions et de violence. Personne n'aimait venir, et pourtant tout le monde était là. Les gens se serraient les uns contre les autres sans pour autant supporter ce contact. Beaucoup râlaient, criaient ou pestaient. L'équilibre était fragile entre une empathie générale où chacun se montrait solidaire de l'autre et un individualisme triomphant quand pointait une nouvelle difficulté ou simplement plus de fatigue, de désespoir ou de colère. Mais pouvait-il en être autrement, après toutes ces épreuves ?

Cette oasis dans le quotidien était un point d'eau bien trop petit pour tous les réfugiés. Et trop cher. Personne n'avait les moyens, et pourtant tout le monde essayait. Un troc inopiné ou un achat pour quelques sous. Ici, ou sur un des autres carrefours du marché noir, si tout semblait possible, rien ne l'était réellement.

Nathanaël attendait depuis deux heures. Son tour ne tarderait plus. Le peu d'argent qu'il avait amassé depuis quelques jours lui permettrait peut-être de repartir avec ce qu'il cherchait. Rien de très compliqué. Surtout de l'eau et du pain. Il savait qu'il aurait plus de chance que ceux qui tentaient de faire des échanges. Les receleurs n'étaient pas tendres en affaires. La monnaie sonnante et trébuchante avait bien plus de valeur à leurs yeux que de vieux objets à l'utilité douteuse que certains avaient emportés dans leur fuite de Minarque.

Nathanaël ignorait comment une telle entreprise avait pu se monter dans ces conditions. Tous ceux qui géraient cette organisation étaient comme lui, au départ : des migrants de Minarque,

estropiés comme tous les autres d'une ancienne vie. Et pourtant ils semblaient s'en être sortis mieux que tout le monde. Ils étaient parvenus à établir un réseau d'approvisionnement avec l'extérieur du camp. Ils avaient su profiter de la situation et, pour cela, ils étaient détestés. Combien de leurs semblables avaient-ils ignorés ou détruits pour en arriver là... ? Mais ils restaient indispensables. On ne savait faire sans eux, on ne *pouvait* faire sans eux. Les denrées que Térarque fournissait étaient bien trop insuffisantes.

— Combien tu as ?

On s'intéressait enfin à Nathanaël. L'homme qui s'adressait à lui n'avait rien d'un dominant. Ossature malingre, calvitie prononcée. Le teint pâle quand tout le monde avait bruni sous le soleil, il ne devait pas souvent sortir de cette tente. Qui était-il, dans son ancienne vie ? Faisait-il payer à ses concitoyens l'amertume de son passé ? L'Effondrement avait redistribué les cartes. Le ton du receleur était condescendant et impatient, il n'avait aucun intérêt pour son interlocuteur, sa motivation était purement vénale. Nathanaël ne le fit pas attendre et sortit de sa poche quelques pièces de monnaie de Térarque.

— Ce n'est pas grand-chose, reprit l'homme avec une moue déçue.

— C'est bien plus que la plupart, répondit Nathanaël sans se démonter.

— Sauf que tu peux déjà donner la moitié de ce que tu as là pour la milice. Il ne te reste donc plus de quoi prétendre à quoi que ce soit.

Nathanaël avait prévu la remarque. Il sortit une deuxième poignée de pièces d'une autre poche.

— J'ai de quoi m'en acquitter, assura-t-il.

L'intérêt du receleur s'accrut aussitôt. Nathanaël avait ménagé son effet. Dans ces échanges commerciaux artificiels, il veillait à mettre toutes les chances de son côté. Il gardait toujours de l'argent de côté pour la milice. C'était une priorité. Il avait vu et déploré ce qui arrivait à ceux qui ne payaient pas. Ces hommes assuraient une prétendue sécurité parmi les réfugiés. Ils se vantaient d'éviter les conflits et les jalousies. Et ce même si personne ne leur avait demandé quoi que ce soit. Au final, ils étaient la source des menaces qu'ils prétendaient prévenir. La peur d'être

molesté, pillé, ou pire encore, obligeait chacun à payer cette taxe. Un racket qui taisait son nom. Chaque fois, Nathanaël s'en voulait après coup d'avoir laissé une telle chose se produire, sans avoir le courage de faire autrement. Il ne pouvait prendre ce risque, pour les enfants.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le receleur.

— Deux miches de pain et cinq litres d'eau.

— Tu n'as pas assez pour ça, renifla l'homme. L'eau est extrêmement rare !

— Quatre, alors ? s'énerva Nathanaël, qui ne supportait plus ce jeu d'enchères et de compromis.

— Trois...

— Quatre, sinon je vais voir chez un autre. Je suis sûr que ça en intéressera certains.

Et il finit sa phrase en faisant tinter les pièces dans sa main.

— Très bien, abdiqua son interlocuteur. Ne bouge pas, je vais chercher tout ça.

Nathanaël sortit quelques minutes plus tard, délesté de tout cet argent, un petit paquet en main. Il ne lui restait pas grand-chose. Demain, il faudrait reprendre le pénible travail aux champs. Polliniser, payer, survivre. Le quotidien se ritualisait. Les jours perdaient de leur relief. Les semaines se ressemblaient. Il en oubliait depuis combien de temps ce manège durait. Un cycle auquel il ne voyait que peu d'issues. Térarque maintenait sans fléchir sa frontière hermétique. Nathanaël prenait tout de même soin d'épargner quelques piécettes par-ci par-là. Un espoir, une rumeur montait sur le camp. On soufflait qu'on pouvait obtenir un visa. Et, même s'il doutait de sa crédibilité, il s'accrochait à cette idée.

La toile et les bâches tendues qui servaient de tente à sa petite famille se trouvaient à une dizaine de minutes de marche. Il fallait se frayer un chemin entre les installations tout aussi précaires des autres migrants. Il n'y avait pas de route, ni même de chemin, ici. La densité était telle que le moindre vide se trouvait aussitôt comblé. Il n'y avait plus d'intimité, plus de propriété, plus de limites. Chaque foyer était par extension aussi celui de son voisin, mais également un lieu pour manger ou dormir, pour y entre-

poser des poubelles ou pour y uriner. On faisait une croix sur les différents éléments de sa dignité. On en oubliait même le sens de ce mot. On se réconfortait en se disant que c'était une situation éphémère. Même si l'éphémère durait.

Entre les cabanes de fortune, le sol foulé en permanence par des milliers de survivants était mis à nu. Le moindre courant d'air soulevait une poussière épaisse qui opacifiait l'horizon. Difficile de voir où s'arrêtait le camp.

— Papa !

Tom courait vers lui. Il lui sauta dans les bras, et son père vacilla. L'enfant éclata de rire et serra fort le cou auquel il se pendait.

— Tom, Tom, tu m'étouffes !

Il desserra son étreinte, mais insista pour que son père le porte sur la fin du chemin. Nathanaël accepta. Il savait que son petit garçon veillait depuis le début de la matinée. L'enfant ne supportait plus la séparation, même de quelques heures. Chaque matin, Nathanaël quittait sa petite famille dans une crise de larmes et de cris déchirante et, chaque soir, il la retrouvait avec le sourire. Et ni la bouille terreuse de Tom, ni ses cheveux bruns, trop longs et crasseux, ni même ses vêtements tachés et élimés n'empêcheraient Nathanaël de serrer son fils dans ses bras.

Dans ce quotidien qui brisait les existences, cet instant lui permettait de retrouver du sens dans ce qu'il entreprenait.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'ai dit que je ne voulais pas que tu te promènes tout seul, dit Nathanaël. Je veux que tu restes près de la tente, avec Emma et ta petite sœur.

— Mais Papa, c'est juste là ! Je connais le chemin, c'est Léo qui me l'a montré.

— Léo ?

— Mais oui, c'est mon copain. Il a une balle ! Des fois, il me la prête.

— Il vit loin de chez nous, Léo ?

— Non, juste à côté, par là.

Et Tom tendit son bras dans une direction vague.

— D'accord, je verrai avec Emma si tu peux y aller tout seul.

L'enfant eut un sourire satisfait. Sa vie et son comportement avaient changé, mais il trouvait encore des moyens de jouer. Dans

cet univers que rien n'épargnait, l'insouciance de cet âge triomphait toujours. Ou presque.

— C'est aujourd'hui que Maman rentre ?

Nathanaël redoutait cette question. Elle était devenue journalière. Chaque fois qu'il rentrait des champs ou même d'une absence de quelques heures, Tom lui demandait. Tom espérait. Et revoir, jour après jour, ce visage souriant se décomposer était une déchirure supplémentaire à la disparition de sa femme.

— Non, Tom, pas aujourd'hui. Je t'ai déjà dit que je te prévenirai quand je saurais.

— Mais c'est long ! Elle me manque !

Dans ses yeux perlaient quelques larmes que Nathanaël essuya aussitôt.

— À moi aussi, Tom, à moi aussi.

Il posa son fils par terre et le missionna.

— Montre-moi que tu connais le chemin jusqu'à ta sœur.

Le bambin se mit à courir.

Sybillle n'avait pas vécu l'Effondrement. Elle n'était pas présente ce jour-là, elle ne pouvait donc pas en avoir subi les conséquences. Du moins, directement. Nathanaël s'inquiétait pour rien. Il cherchait à s'en persuader. S'ils ne se retrouvaient pas, c'était forcément dû à la confusion qui avait découlé de la catastrophe. Il espérait juste qu'elle avait rejoint la planète, puis Térarque, sans encombre.

Le lendemain de l'Effondrement, alors que les survivants cherchaient par tous les moyens possibles à quitter Minarque, lui était retourné au spatioport qui faisait le lien interplanétaire avec Phalem. À contre-courant de la foule. La nuit avait été agitée, rythmée par les découvertes macabres et les prises de conscience de chacun sur la situation. Il avait fallu choisir. Que faire ? Qu'abandonner ? Que conserver et emporter ?

Si la nécessité impérieuse de faire vite ne lui avait pas échappé, il n'avait pu s'y contraindre tant que Sybillle n'était pas revenue.

Le retour de sa navette était prévu pour la fin de matinée. Peut-être que, prévenue de l'Effondrement, la mission scientifique sur Phalem avait retardé son vol.

Nathanaël n'avait trouvé aucune information sur place. Le centre de SpaceContainers qui assurait les trajets interplanétaires

s'était vidé. Les bureaux, les hangars, les lanceurs et les réservoirs avaient été laissés à eux-mêmes. Ce lieu, qui fonctionnait autrefois à toutes les heures du jour et de la nuit, était devenu un complexe fantomatique. Sans âme qui vive.

Attendre. Chercher un moyen de communiquer avec Phalem.

Attendre encore. Fouiller les bâtiments. Errer sur la piste d'atterrissage.

Lever les yeux au ciel. Attendre toujours.

Finalement, se faire une raison.

Il n'avait pu rester plus longtemps sur Minarque. Seul, il l'aurait fait sans l'ombre d'une hésitation. Mais face à Tom et Léa, sa responsabilité de père prenait le pas sur celle d'époux. Sybille aurait fait pareil, évidemment. Déjà, les gens fuyaient le petit continent pour Térarque, dans l'espoir d'un salut. Nathanaël ne pouvait se permettre de rester ici plus longtemps. Il en allait de leur survie.

Et depuis le premier jour dans ce camp, alors même que les autorités de Térarque prenaient leurs empreintes digitales, qu'ils étaient fouillés et déshabillés à la recherche d'une quelconque menace, Nathanaël tentait d'obtenir ne serait-ce que la plus petite information sur Sybille.

Sa volonté ne faiblissait pas, il continuait d'éplucher les listes des derniers réfugiés recensés et d'interroger les nouveaux arrivants. Plusieurs fois, il était parvenu à parler avec quelques-uns des passeurs de Térarque, qui se montraient pourtant plutôt discrets. En vain. Le temps passait, la situation empirait, et il n'avait aucune nouvelle. Personne ne savait, même, si la navette de SpaceContainers était revenue de Phalem. Parmi les rares témoignages qu'il avait pu obtenir, personne n'avait le souvenir des panaches de vapeurs blanches qui signaient le retour des vaisseaux de la compagnie. Sybille était partie pour une mission de plusieurs mois, à la recherche de réserves d'eau potable sur Phalem, le genre de mission qu'elle avait déjà accomplie à de nombreuses reprises auparavant. Elles n'étaient que rarement prolongées, et jamais aussi longtemps. Sa femme était forcément rentrée sur Minarque.

-4-

# ELLYNN



**L**e tram était plein de vie. Il poursuivait sa route, imperturbable, comme ignorant des petits événements du quotidien dont il était l'objet. La mère qui montait avec ses deux enfants braillards, l'ouvrier ridé dans sa salopette élimée qui descendait au même arrêt depuis trente-cinq ans, Ellynn qui rêvassait, le regard perdu au-delà des vitres. Rien n'atteignait la vieille carlingue d'acier. Seulement la pluie, qui découvrait de larges plaques de rouille ici et là. Le tram 4 de la ligne B traversait les différents quartiers de Velasta sans s'émouvoir. Il menait sa mission à bien. Et c'était tout ce que désirait la jeune femme qui rentrait chez elle. Elle se laissait porter par le ronronnement du véhicule. Assoupie, bercée, indifférente à l'agitation de la rame.

Il lui fallait plus d'une heure pour retourner chez elle. Plus d'une heure, et deux changements. Le trajet pour aller et venir la fatiguait davantage que ses acrobaties dans les hauteurs tout au long de ses journées sur le Pilier. Ellynn ne cherchait plus à compter les stations. Les rues défilaient, les usagers changeaient. Ce fut seulement quand vint l'arrêt « Centre Alimentaire 3 » qu'elle s'extirpa de sa torpeur avec une flemme manifeste.

De nombreux voyageurs sortirent au même moment, si bien que le tram se vida presque entièrement. C'était habituel, surtout à cette heure. Beaucoup avaient à faire ici. L'endroit était l'un des gros carrefours de la vie des Velastins, un lieu qui offrait les réponses aux nécessités du quotidien. L'espace était immense. Une grande place cerclée de vieux buildings d'un autre âge. À leurs pieds, un large marché couvert et étagé. Une structure tout en laideur, construite à la va-vite une dizaine d'années auparavant et dans laquelle d'étroites boutiques et échoppes s'agençaient comme elles le pouvaient les unes contre les autres. Chacune

proposait, selon ses spécificités, différents produits en échange des tickets de rationnement qui avaient cours depuis la dernière crise climatique. Ellynn ne se souvenait même plus de cette vie où l'on pouvait acheter de quoi se nourrir avec de l'argent.

Bien sûr, non loin, dans les rues adjacentes, là où les forces de l'ordre fermaient en général les yeux, un marché noir s'était mis en place pour les plus nécessiteux. De temps à autre, des descentes de police dispersaient les receleurs, pour le principe, mais les réseaux se restructuraient aussitôt. Il en allait de la survie de la plupart. Ellynn n'y avait pas recours. Sa situation, sans être exceptionnelle, lui permettait de rester à l'abri du besoin.

Son appartement se situait en contrebas du Centre alimentaire, à une petite dizaine de minutes de marche. Un exercice coutumier qu'elle ne rechignait jamais à observer. Il lui permettait de rejoindre un quartier à la salubrité moins contestable, et de mesurer le tour que lui avait joué la vie. Ancienne pupille de l'État, elle avait bénéficié, et jouissait toujours, de prérogatives que certains pouvaient lui jalouser. Une éducation, davantage de tickets de rationnement, une situation de pollinisatrice enviée, et maintenant une évolution vers le Pilier. C'était ce choix qui l'avait mise sur le devant de la scène. Elle n'était pas la seule orpheline de la dernière crise. Mais alors que leurs parents étaient, pour la plupart, décédés lors d'un accident sur ce même Pilier, des années auparavant, elle seule avait décidé d'y retourner. Le gouvernement de Térarque y avait vu une occasion de promouvoir l'effort et le sens du sacrifice pour le bien de tous et la cause de la nation. Si l'utilisation de son image pouvait servir, Ellynn n'y voyait pas de problème.

On lui avait offert certaines contreparties. Elle ne les avait pas toutes acceptées. Elle ressentait à l'occasion une pointe d'embaras devant un tel décalage, parfois même de la honte, quand autant de Velastins luttèrent au jour le jour. Depuis l'Effondrement, la tension devenait croissante. Le paradoxe d'une génération agricole et précaire vivant dans les souvenirs d'une ville prospère était désormais flagrant.

Mais, le soir, quand elle retrouvait cette solitude qui l'accompagnait depuis ses neuf ans, la jeune femme oubliait ce sentiment de honte.

— Certains sont parvenus à s'introduire dans Velasta.

— Il paraît... Je trouve ça très inquiétant. Que va-t-il se passer, maintenant ?

La peur était dans toutes les voix. Ce n'était pas nouveau. Elle avait toujours été là, comme un compagnon pour les Velastins, marchant main dans la main avec eux, à leurs côtés. Elle prenait de multiples visages. Sa famille, que l'on craint de ne plus pouvoir nourrir. L'eau, qu'on a peur de ne plus pouvoir boire. Son voisin, que l'on ne connaît pas bien. Les rues sombres et désertes de la ville, les métros vides, les désemparés du quotidien et leur comportement violent. Le travail que l'on perd, car on n'est pas à la hauteur. Les codes de Térarque que l'on maîtrise mal, la délation. La peur avait toujours été là, mais, désormais, elle prenait les visages de toutes ces personnes qui arrivaient chaque jour de Minarque avec le lot d'incertitudes, de rancœurs et de menaces qu'elles charriaient. L'Effondrement avait apporté une inquiétude qu'on ne maîtrisait pas, qu'on ne comprenait pas. Ellynn la sentait s'incarner dans son être. Elle n'était pas différente des autres. Elle aurait préféré qu'ils n'arrivent jamais sur leurs côtes, qu'ils disparaissent en mer ou sous le déluge de feu de l'Anneau. Cette conviction l'habitait sans le moindre remords, sans la moindre honte. On ne pouvait accueillir toute la misère du monde, et Minarque avait largement contribué à la situation de la planète.

— Qu'ils paient, désormais, murmura-t-elle.

Ellynn eut quelques hochements de tête d'approbation. Elle n'avait pas pris directement le chemin de son appartement et, dans la file d'attente à la caisse d'une boutique de farines, les clients qui l'entouraient partageaient son avis. Certains, manifestement, la reconnurent, mais eurent la politesse de ne pas en rajouter.

— On a mis trop de temps à construire ce mur, renchérit une femme devant elle. Le gouvernement aurait dû réagir plus vite !

— Beaucoup avaient déjà mis les pieds sur Térarque et ont depuis pillé des villages-greniers, approuva le caissier.

— Il faudrait les remettre à la mer.

Le sentiment d'angoisse était partagé, et les solutions, communes. Ellynn connaissait plusieurs ouvriers qui avaient travaillé sur le fameux mur. Trois cents kilomètres de barbelés, de parpaings et de ciment montés en quinze jours. Un record. Ils étaient

sortis de là épuisés. La rancœur contre Minarque s'était révélée un puissant élément de motivation. Mais, effectivement, cela n'avait pas été assez rapide pour endiguer le flot, et les camps s'étaient installés. Tous n'avaient qu'un espoir : que cette muraille de fortune résiste le plus longtemps possible, suffisamment en tout cas pour pouvoir être renforcée.

— Après la façon dont ils nous ont traités, ils peuvent bien crever, je m'en fous. Qu'ils ne viennent pas quémander les fruits de notre pollinisation maintenant.

— Ce n'est pas si simple que ça, précisa néanmoins Ellynn. Sans Minarque, c'est l'accès à l'eau qui va devenir compliqué.

L'appartement d'Ellynn se situait au vingt-quatrième étage d'une tour moins ancienne que les autres dans ce quartier populaire de Velasta. L'une des dernières construites avant que la crise climatique frappe, avant que les abeilles disparaissent, que l'eau potable vienne à manquer, et que Minarque et Térarque organisent leur rapport de forces pour la survie de leurs populations. Depuis cette époque pas si ancienne, la ville n'investissait plus dans aucune infrastructure qui ne soit pas directement liée à la production agricole. C'était devenu l'unique priorité : polliniser, puis exporter pour nourrir Minarque. Térarque, qui se contentait des restes, recevait en échange l'eau que seuls ses voisins savaient aller chercher.

Une disposition diplomatique inégale qui s'apparentait davantage à un bras de fer qu'à un échange commercial quand on pouvait vivre plusieurs semaines sans nourriture mais seulement quelques jours sans eau. Cette tension était la source de la rancœur des habitants de Térarque envers leur voisin. Ce sentiment était entretenu par le mépris évident de Minarque concernant leur niveau de vie et de technologie. Ellynn comme les autres voyait dans cette migration une nouvelle occasion de piller et détruire ce qu'il restait de leur culture.

De sa fenêtre, Ellynn entrevoyait l'horizon maritime. Elle ne pouvait que deviner les camps installés sur le front de mer. Elle les imaginait. Malgré elle. Les images, les sons, les odeurs se formaient dans son esprit suite aux témoignages qu'on lui avait rapportés. Mais elle ne désirait qu'effacer ces visions de son cerveau.

Le coucher de soleil teintait son visage des couleurs du soir. Il embellissait ses traits qui dévoilaient les doutes sur ses émotions. Elle tremblait. Ellynn ne voulait rien savoir. Elle ne voulait pas les voir, ces migrants, ces réfugiés. Peu importait le nom par lequel on les désignait. Cela ne faisait aucune différence pour elle.

Pourtant, elle craignait l'empathie. Le mur édifié sur la côte était un rempart aussi pour ce sentiment. Elle ne voulait pas perdre sa raison et ses convictions pour un émoi douteux. Il n'y avait pas de concurrence à avoir dans la misère. Leur situation était déjà bien trop compliquée pour devoir gérer celle des autres.

Ellynn se détourna. Elle traversa son salon tout en se débarrassant de ses habits de travail. La lassitude l'accablait. Elle se changea pour une tenue plus confortable et se laissa tomber dans un fauteuil brun au cuir élimé. La jeune femme avait pour compagnie une vieille télévision cathodique qu'elle avait dégotée dans un bazar en bas de chez elle et qu'elle n'éteignait jamais. L'image n'était pas très nette, les couleurs fluctuantes, mais elle lui permettait de se tenir informée du quotidien de Térarque. Elle lui permettait surtout, mais elle n'osait se l'avouer, d'avoir une présence supplémentaire entre ces murs. De combler le silence de sa solitude par le jingle du journal de 20 heures.

— Mesdames et messieurs. Une édition spéciale aujourd'hui, en direct du palais présidentiel, à Velasta.

Ellynn tourna toute son attention vers le petit écran. Une telle intervention était rare, il n'était pas question de la rater.

La journaliste laissa la place à un petit homme manifestement fatigué. Le maquillage et l'éclairage ne faisaient disparaître qu'en partie ses cernes et l'atonie de ses traits. Mais il se tenait droit et digne devant la caméra, imperturbable et habité par sa fonction. Ellynn avait eu la chance de le rencontrer. C'était le responsable de sa relative notoriété, et elle avait pour cet homme politique à la fois de la reconnaissance et de l'admiration.

— Mes chers concitoyens, habitants et travailleurs de Térarque, la situation de crise que nous traversons depuis ces dernières semaines m'amène à venir devant vous pour faire le point sur l'action du gouvernement. Sans relâche, et depuis les premiers instants, je me suis attelé avec les différents ministres à chercher, et à trouver, pour chaque problème que l'Effondrement a mis en

avant, une solution durable. Nous sommes à la fin d'une ère qui en annonce donc une nouvelle. Chaque page qui se tourne peut être vue comme une crainte pour l'avenir, mais je préfère voir celle qui s'annonce comme un espoir pour le futur.

Il fit une pause en fixant bien les spectateurs au-delà de la caméra.

— C'est pour cela que vous m'avez élu, et c'est pour cela que le gouvernement travaille au quotidien. Pour l'avenir, pour nos enfants.

Ellynn s'assit dans un fauteuil sans détourner une seconde son attention. Ce qui s'annonçait était d'une importance capitale.

— C'est à ces fins que j'ai entrepris d'augmenter la sécurité sur toute la côte. De nombreux policiers et militaires ont été déployés pour surveiller les trois cents kilomètres critiques par lesquels les migrants pénètrent sur notre territoire en toute illégalité. Des sanctions ont été prises à l'encontre des passeurs qui profitaient de la situation de misère de ces gens pour s'enrichir. Des vérifications plus nombreuses des papiers d'identité des pollinisateurs seront effectuées afin de stopper tout travail au noir et tout vol de réserves. Enfin, des navettes seront prévues pour faire repartir ces migrants d'où ils viennent. Nous n'avons pas les moyens de les accueillir, et c'est faire preuve d'humanité que d'agir ainsi. Organiser un accueil dans la situation qui est la nôtre serait irresponsable et criminel à leur encontre. Ouvrir l'accès à Térarque, c'est offrir un appel d'air aux migrations. C'est faire prendre le risque à des milliers de personnes de traverser l'océan au péril de leur vie. Les empêcher de venir, c'est les sauver d'un voyage long et périlleux, c'est les sauver d'eux-mêmes.

Le discours était clair, et Ellynn parfaitement en adéquation avec ces propos.

— L'autre question qui inquiète, c'est celle des réserves d'eau. Et c'est bien normal. Maintenant que Minarque ne peut plus nous approvisionner, l'inquiétude monte. Je tiens à vous rassurer pour le court terme : il nous reste largement de quoi passer l'été, et même l'automne, avec une utilisation citoyenne et raisonnée. La société minarquienne « SpaceContainers » qui s'occupait de la récupération de l'eau sur Phalem a disparu avec l'Effondrement. Avec elle, toute la technologie de voyage interplanétaire qu'elle gardait

jalousement s'est évaporée. Leur égoïsme aurait pu condamner l'humanité, mais nous sommes désormais en mesure de maîtriser la technologie de contrôle du climat. Nous avons débloqué des fonds pour reprendre un ancien chantier que nous pouvons enfin mener à bien, le Pilier de Velasta. Grâce à lui, nous serons bientôt en mesure de fournir de l'eau potable. Et je tiens à remercier les équipes qui travaillent d'arrache-pied, jour et nuit, pour terminer ce grand projet.

Ellynn sentit une bouffée de fierté l'envahir. Elle savait l'importance de son travail, son engagement pour la société. Ces paroles la reconfortaient, et un sourire de satisfaction se dessina sur son visage malgré elle.

— Dans cette crise, la responsabilité de chacun est mise à l'épreuve, et, face aux difficultés que nous traversons, chacun se doit d'être entièrement tourné vers sa mission pour la société, vers le bien commun. Les pollinisateurs aux champs, les ouvriers à leurs chantiers, les forces de police à maintenir l'ordre. Il en va de notre survie à tous. C'est pourquoi, et ce jusqu'à nouvel ordre, j'ai décidé de suspendre provisoirement le droit de grève ainsi que la possibilité de manifester. Vos inquiétudes, vos désirs et vos besoins ne me sont pas étrangers. J'y répondrai. J'y réponds déjà. Ensemble, nous surmonterons les épreuves.

Et, après un dernier regard appuyé à la caméra, il ajouta, avec toujours autant de gravité :

— Bonsoir.

L'image retourna sur la journaliste, qui indiqua :

— C'était le président Charles Vermès, en direct du palais présidentiel de Velasta. Dans le reste de l'actualité...

Ellynn se leva et coupa le téléviseur. Cette intervention l'apaisait, elle ramenait en elle le calme qu'elle avait perdu ces dernières semaines. Le cap était clair, l'avenir se dessinait désormais, serein.

Dehors, une pluie fine s'était mise à tomber. Si elle n'avait été si polluée, elle aurait pu laver Velasta de ses inquiétudes.

— Tu n'es pas sérieuse, Ellynn !

Sur le visage de Manu, l'indignation déformait ses traits. Dans sa voix sonnaient l'incompréhension et la frustration. Il tremblait de fureur à mesure que la jeune femme, indifférente à son

propos, enfilait sa combinaison de travail. Derrière lui, d'autres ouvriers du Pilier patientaient avec un ressentiment équivalent.

— Il n'y a aucune garantie sur le retour de l'eau. D'après les syndicats, on ne sait même pas si ce Pilier va fonctionner, ou si cette fameuse technologie est prête.

— Je ne vois pas de raison de remettre en doute tout ce qui se fait en permanence. Fais un peu confiance : pourquoi annoncerait-il des choses auxquelles il ne croit pas ?

— Les migrants continuent de rentrer ! s'indigna un autre homme derrière Manu.

— On a besoin de tout le monde, insista Manu. Des milliers de pollinisateurs ont prévu d'être dans la rue ! Il faut changer tout ça ! Il n'y a plus de raison que nous produisions autant pour nourrir Minarque et le bétail qui lui est destiné, il n'y a plus de raison que chacun se tue à la tâche. On ne sait même pas si l'anneau ne va pas nous tomber dessus, à nous aussi.

— Tu mélanges tout, dénigra Ellynn. Et tu proposes de faire quoi ? La grève et une manifestation ? C'est quoi, à part une provocation infantile ? Vous n'avez pas compris que c'est dans le respect du rôle de chacun qu'on s'en sortira ? Je reste non pas parce que ce que vous proposez est interdit, mais parce que ma responsabilité est de tenir la place qu'on m'a confiée.

— Laisse tomber, Manu, s'exclama un ouvrier dans la petite bande. Elle nous fait perdre notre temps. C'est qu'une vendue, de toute façon. Allez, il est temps d'y aller !

Et le groupe sortit avec ses banderoles, ses slogans et sa mauvaise humeur. Manu resta un instant de plus.

— Toi plus que quiconque, dit-il à Ellynn, tu ne peux pas te contenter de telles déclarations.

— De quoi tu parles ? répondit-elle.

— Ta situation de pupille ne devrait pas t'aveugler à ce point, conclut-il sans cependant être plus explicite.

Et il rejoignit les ouvriers déjà en route.

Pour découvrir la suite de *Nos Altermondes* et commander le roman, [suivez le guide](#).